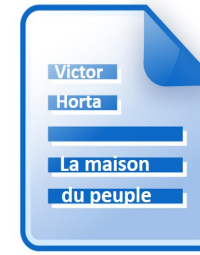
Nicole Malinconi

DE FER ET DE VERRE

La Maison du Peuple de Victor Horta

LES IMPRESSIONS NOUVELLES



Nicole Malinconi

DE FER ET DE VERRE

La Maison du Peuple de Victor Horta

EXTRAIT

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Illustration de couverture : © François Schuiten
© Les Impressions Nouvelles – 2017
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Si, comme déjà plusieurs autres de mes œuvres on la démolissait, je n'en serais guère étonné.

Victor Horta

La Maison du Peuple, bâtie au cœur de Bruxelles par Victor Horta, a été inaugurée le jour de Pâques 1899. À quelques mois près, c'était naître avec le siècle. On a eu beau la démolir à peine soixante-cinq ans plus tard et même l'oublier, on peut dire qu'elle en avait vu des choses et connu des hommes, et que ceux-là avaient fait sa renommée tout autant que Victor Horta. C'est pourquoi je n'ai pu parler d'elle sans parler des choses qu'elle a vues et des hommes qu'elle a connus.

À la station de métro Horta à Bruxelles, si par hasard on quitte des yeux le sol des couloirs et les marches d'escaliers ou d'escalators et qu'on lève le regard, on voit, à côté d'un vitrail à grandes formes colorées éclairé en permanence, une sorte de balustrade en arabesques et volutes de fer, parcelle de grillage, peut-être, ou de balcon, exposée là pour la décoration, dirait-on, mais un peu en retrait, un peu inutile, comme s'il avait bien fallu placer ça quelque part ; inattendue, plutôt étrange même, parmi toutes ces lignes droites.

Mais devant tant de légèreté et de grâce, on se dit que décidément nous voilà en présence de bien autre chose qu'une grille ordinaire.

Il se peut d'ailleurs qu'on passe là souvent avant de la remarquer. Et même lorsqu'on apprend qu'on a incrusté dans les murs de la station Horta un élément de balustrade et de vitrail provenant de la Maison du Peuple bâtie en 1896, entre le Sablon et l'église Notre-Dame de la Chapelle, par Victor Horta lui-même, et à la place de laquelle s'élèvent depuis 1966 un immeuble-bloc et une tour de vingt-six étages, le tout en béton, eh bien, même alors, tout attentif qu'on soit, on doit chercher pour le trouver.

Quand on regarde les photos de la Maison du Peuple à sa grande époque, qui fut d'ailleurs sa seule époque, la façade incurvée épousant la place et toute en fenêtres, les poutres et charpentes de fer et d'acier, apparentes tant au

dehors qu'au dedans – ce qui jusqu'alors n'était bon que pour les bâtiments industriels et les hangars et devait donc être regardé comme une audace ou une provocation de la part de Victor Horta –, la vaste salle de café de l'entrée ouverte sur la place, les escaliers et leurs rampes ajourées, de fer également, et surtout la grande salle des fêtes dont on vous apprend qu'elle était profonde de soixante mètres, plus profonde encore que celle de la Monnaie, ses balcons et galeries en enfilade sur toute sa longueur et ce fer torsadé ajouré omniprésent, quand donc on observe tout cela, c'est à se demander ce que l'élément incrusté dans le mur de la station Horta vient faire là, tout seul, comme abandonné, presque caché, réduit justement à un élément, puisqu'on vous apprend aussi qu'il ne reste plus que ça ou à peu près de l'ensemble ; et c'est comme si son état de relique exposée là pour mémoire après la destruction totale avait finalement pour effet de détruire aussi la mémoire de l'ensemble, ou plutôt de l'empêcher, ou de la tourner en ridicule, comme on voudra, en rabaissant à un bout de balustrade l'immense ossature de fer, les salles à n'en plus finir, les enfilades, les verrières, la lumière à profusion partout, soit tout ce qu'avait voulu Victor Horta pour ce palais *qui ne serait pas un palais*, comme il l'avait écrit plus tard, mais *une maison où l'air et la lumière seraient le luxe si longtemps exclu des taudis ouvriers*, bref, une vraie Maison du Peuple, avec la vie que cela avait dû être là-dedans, les assemblées, discussions, manifestations, fêtes, repas, spectacles, sans compter les magasins divers et le pain que l'on vendait dans la boulangerie de la Maison pour un prix que même les plus pauvres pouvaient payer et qui, lui, – voilà bien la nouveauté – goûtait le pain.

Au fond, c'est avec celui-là que tout avait commencé, quelque vingt ans auparavant, il faut le dire. Il y avait le vrai pain et l'autre qui ne méritait pas son nom, que l'on faisait avec des farines mal blutées, voire gâtées, ou des graines pilées, et qui donnait des maladies. Le premier était trop cher pour toutes les bourses, l'autre à peine moins, mais on le mangeait, par force. Et s'il n'y avait eu que le pain avec ça, mais non ; pour beaucoup, c'était toute la vie qui n'était pas une vie, et ceux-là commençaient à se mettre ensemble pour trouver comment changer ça ; mieux, ils faisaient des coopératives ; ils avaient besoin de maisons. Ça bouillonnait.

Mais à cette époque-là, Victor Horta n'en était pas encore à ses plans. À presque seize ans, il venait seulement de se faire remarquer et même renvoyer pour indiscipline de quelques lycées, fréquentait l'Académie des Beaux-Arts, puis était expédié à Paris pour travailler avec monsieur Jules Dubuysson, architecte décorateur, vu que cela au moins, ça l'intéressait. Il en était donc à ses visites des musées, des monuments, des galeries, à son éblouissement devant l'effervescence de la capitale et tout ce qu'on y osait, à sa découverte des peintres de la lumière et des impressions qui peignaient sur le motif, et surtout à ce qu'il appellera plus tard *l'enthousiasme de l'architecture que lui enseignait Paris,* c'est-à-dire que le désir lui naissait de construire lui aussi des maisons, des bâtiments publics dont il inventerait les formes et l'espace selon l'usage qu'on leur destinerait, manière d'en finir avec la fabrication du faux vieux et du pastiche et avec *la manie de faire des monuments,* ainsi que le prônait son maître

Viollet-le-Duc dans ses *Entretiens sur l'architecture*. Autre bouleversement.

À nouvelles constructions, nouveaux matériaux. Nouveaux, façon de parler ; c'était plutôt la considération que l'on avait pour eux, pour leurs propriétés, qui était nouvelle ; des matériaux pris pour matériaux, pourrait-on dire, comme le fer puddlé, par exemple, que l'on ne réservait plus aux seuls ponts, gares, usines, à savoir à la vie publique, mais que certains n'hésitaient pas à faire entrer dans les maisons privées et les immeubles, voire les palais, parce qu'avec lui on pouvait élever des voûtes en maçonnerie sur des points d'appui très grêles, alléger, donc, les lignes, comme l'écrivait encore Viollet-le-Duc, et qu'en plus le fer n'avait pas son pareil dans l'art de se tordre, de se plier aux nouvelles façons de travailler qui consistaient à suivre la verticale en traçant des courbes.

Victor Horta était rentré en Belgique avec le livre du maître et ses deux règles, être vrai selon le programme, être vrai selon le procédé de construction. Il allait préparer ses projets en suivant les règles à la lettre. Préparer, à savoir apprendre encore, et pour commencer, travailler cette question des courbes, de la forme ; c'était comme inventer avec rigueur ; car s'il lui paraissait aller de soi de se servir de ce que les précédents avaient fait et laissé, la forme, elle, il se devait de la créer. Quelques années encore et, lors d'un retour à Paris pour l'exposition universelle de 1889, il serait sous le coup de sa visite et de son clou, cette tour, de fer justement, qu'Eiffel avait dressée en plein Champ-de-Mars, forme trouée de toutes parts, ouverte à la violence du vent, si haute qu'elle dépassait de loin Notre-Dame ; la plus haute du monde, c'est bien simple ;

que certains artistes avaient commencé par nommer *la monstrueuse , l'odieuse colonne de tôle boulonnée* , que Paul Verlaine qualifiait de *squelette de beffroi ,* mais que les mêmes, beaucoup d'entre eux en tout cas, avaient consenti finalement à regarder d'un autre œil ; elle avait tout de même compté quelque deux millions d'entrées, rien que le temps de l'exposition . En tout cas, elle allait donner à Victor Horta ce que l'on pourraitappeler le déclic.

[...]

Des bourgeois donc , des libéraux que le fils du cor - donnier Pierre Horta fréquentait aussi aisément que ses camarades rouges , mais qui, au fond , ne s'entendaient pas si mal que ça avec les idées des Rouges , quand on sait que les uns et les autres se mettaient ensemble pour bouffer du curé , ce qui ne s'était jamais vu , mais qu'en plus , les premiers observaient au plus près le remue - ménage que faisaient les seconds pour avoir le droit de vivre une vie digne de ce nom , trouvaient que cela n'était que justice , finissaient même par le penser tout haut , quand ils n'al laient pas jusqu 'à se réunir avec eux pour approfondir l'idée.

Les Rouges intéressaient les bourgeois ; ils étaient de ceux qui n'avaient pas grand-chose à perdre, ils n'étaient pas coincés par la prudence ni les convenances, ils vous ramenaient à la réalité, on pouvait en prendre de la graine, même si tout le monde n'était pas de cet avis-là, il faut le reconnaître ; comme madame Van Eetvelde, dont le mari se faisait un plaisir de montrer leur demeure de la rue Palmerston, mais qui trouvait pour sa part que *tout ce fer dans le salon, ça faisait tout de même trop peuple.* On la laissait dire.

Rien d'étonnant, alors, que ceux du peuple, c'est-à-dire Émile Vandervelde lui-même, un bourgeois libéral d'origine, et quelques autres du récent Parti Ouvrier Belge – pas n'importe qui, donc – s'en vinssent trouver Victor Horta pour lui demander de construire leur Maison.

Ils en avaient pourtant déjà une, rue de Bavière, depuis une dizaine d'années ; d'ailleurs, si l'on se met à remonter aux origines, on peut dire que tout avait commencé bien avant cela encore, même avant de s'appeler Parti Ouvrier, précisément quand le camarade Louis Bertrand avait expliqué, à propos du pain, comment faisaient ceux du Vooruit, à Gand, et qu'eux avaient décidé de faire pareil, qu'ils s'étaient réunis à quelques-uns au Cygne, Grand-Place, et qu'ils avaient fondé la Boulangerie Coopérative de Bruxelles.

Le pain, nous y revoilà, rien n'importait autant que lui. On en avait assez de son coût et de son goût. On allait le faire soi-même ; on le voulait de qualité et de quantité suffisante pour tous et d'un prix qui servirait d'abord à payer le nécessaire pour en faire à nouveau ; la coopérative n'allait tout de même pas imiter les pratiques des patrons

boulangers et s'enrichir par toutes sortes de filouteries pour couvrir le crédit qu'elle accorderait aux pauvres ; les bénéfices, on les partagerait entre les membres coopérateurs à raison du nombre de pains vendus.

Au tout début, donc, la maison ils ne l'avaient pas encore, à vrai dire ; ils avaient juste déniché un four à louer dans l'arrière-cour d'un cabaret, à Molenbeek, chaussée de Gand. N'empêche que le 3 septembre 1882, les premiers pains sortaient du four. On en avait vendu 538 en une semaine.

Il n'avait pas fallu longtemps pour battre le record, mais au cours des années qui suivaient on se l'était rappelé maintes fois, rien que pour mesurer le succès de la boulangerie, vu par exemple que dans le bilan du premier semestre 1885 on pouvait lire qu'on avait vendu 42.057 pains et qu'on en avait donné 501 à quatorze coopérateurs malades. Ainsi tout augmentait, les clients de la boulangerie, les ouvriers coopérateurs boulangers, donc les bénéfices, ce qui faisait que le prix du pain, lui, allait en diminuant et qu'on en vendait toujours plus.

À force, on n'arrivait plus à cuire pour tant de monde avec les moyens du bord ; il était devenu urgent de trouver un vrai lieu ; maintenant on avait de quoi, on était en nombre.

L'ancienne synagogue de la rue de Bavière avait donc été découverte à point.

Plutôt petit, comme maison, mais cela suffisait pour y installer, en plus des fours et de la boulangerie, un café pour les coopérateurs qui désormais n'auraient plus tenu tous ensemble dans une arrière-cour de cabaret, de même qu'une salle pour les assemblées. Ainsi ils se voyaient

devenir nombreux. On avait inscrit Maison du Peuple en grand sur la façade.

Et du coup, c'était comme si le lieu à lui seul avait eu le pouvoir de transformer leurs façons et de leur donner de nouvelles idées. Pour ce qui était du pain, par exemple, ils avaient ouvert des dépôts dans les faubourgs ; les charrettes à chiens circulaient dans les rues pour la distribution ; maintenant, ils pouvaient même le faire gratuit pour ceux qui manquaient de tout.

Comme on avait réussi le pain, on allait bien réussir autre chose encore ; on avait ouvert une boucherie, un dépôt de charbon, un magasin de tissus. Le docteur César de Paepe, lui, avait fait ajouter un dispensaire dans la maison et ouvert une caisse de secours ; pour une cotisation de cinq centimes par membre de la famille, les malades seraient soignés et les médicaments gratuits.

À la boulangerie, pétrir à la main comme ils l'avaient fait jusque là, ils n'y arrivaient plus ; ils avaient acheté des pétrins mécaniques et des fours à sole sortante ; ils étaient passés à trois millions cinq cent mille pains pour l'année 1892. Certains avaient bien regretté de temps en temps l'époque des débuts, mais il fallait aller de l'avant.

Tout le monde ne regardait pas cela d'un bon œil, à commencer par la concurrence qui, pour gagner le marché, se mettait à copier leurs méthodes et accordait toutes sortes de ristournes. Mais maintenant, leur place était faite, ils étaient un réseau, surtout depuis que la coopérative s'était affiliée au Parti Ouvrier Belge et qu'elle était passée de boulangerie coopérative à Maison du Peuple, Société Coopérative de Bruxelles.

La maison de la rue de Bavière, elle, ne suivait plus ; ça manquait d'entrepôts, de magasins, d'un second café ou d'un plus grand ; on voulait aussi une toute grande salle pour les fêtes et d'autres pour les réunions, pour la bibliothèque et les conférences, car la Maison voulait *améliorer en même temps l'existence matérielle, morale et intellectuelle de ses membres*, accroître l'instruction, autrement dit ; on l'avait écrit dans les statuts. Pour Émile Vandervelde, le jeune bourgeois d'alors qui venait de s'inscrire au Parti Ouvrier, la question de l'instruction était aussi importante que celle du pain ; avec quelques-uns, il avait créé la *Section d'Art et d'enseignement populaire de la Maison du Peuple ;* son ami Edmond Picard, critique d'art et avocat qui avait fondé *L'Art moderne*, avait aussitôt offert son aide et même fourni la bibliothèque ; avec lui, Octave Maus, Georges Eekhoud, Fernand Khnopff et Émile Verhaeren étaient entrés sans hésitation dans le comité de la section d'art ; tous ceux-là avaient connu le Cercle des XX, ils étaient membres de la Libre Esthétique, ils ne demandaient qu'à *mettre en rapport les artistes et le peuple.* Et maintenant, on venait aux soirées artistiques et littéraires, aux conférences et aux concerts.

On voulait être moderne. Il fallait de l'ampleur.

[...]

DE FER ET DE VERRE

La Maison du Peuple de Victor Horta

SEPTEMBRE 2017

C'est d'abord l'histoire d'un lieu prestigieux, la Maison du Peuple, bâtie en 1896 par Victor Horta en plein cœur de Bruxelles, inaugurée en grande pompe dans la clameur de *L'Internationale* et des slogans du monde ouvrier…

L'architecte rompait avec le style prudent de ses prédécesseurs, innovait avec la ligne courbe, l'asymétrie, l'honneur rendu au fer, au verre, à la lumière. Bref, celui qui révolutionnait l'art de bâtir et devenait un des maîtres de l'Art Nouveau, offrait au jeune Parti Ouvrier Belge un lieu à la hauteur de ses aspirations.

C'est l'histoire d'un quartier, d'une ville, de deux guerres traversées, mais aussi celle d'un mouvement ouvrier, des espérances qu'il a suscitées, et dont la Maison était en quelque sorte le cœur. L'histoire d'un monde fragile, n'ayant pas résisté à cette course au progrès qui mènera, 65 ans plus tard, à démolir la Maison du Peuple comme on efface un temps révolu.

Depuis Hôpital silence, *son premier livre publié en 1985 aux éditions de Minuit, Nicole Malinconi s'inspire de la réalité quotidienne, de l'ordinaire de la vie, des gens et des mots, ceci aboutissant moins à des fictions romanesques qu'à ce qu'elle qualifie elle-même d'« écriture du réel ».*
Parmi ses ouvrages : Nous deux *(Espace Nord, Prix Rossel 1993),* Vous vous appelez Michelle Martin *(Denoël),* Séparation *(Les Liens qui Libèrent) et* Un grand amour *(Esperluète).*

EAN 9782874495434
ISBN 978-2-87449-543-4
176 pages – 16 €

HARMONIA MUNDI *livre*

www.lesimpressionsnouvelles.com